

—Alors, pourquoi ne te reverrai-je pas ?

—Ce soir, Marguerite, je serai près de toi et quoi qu'il arrive, je ne te quitterai plus.

—Tu me le jures ?

—Je te le jure !

—Alors, si tu es sûr de revenir, pourquoi, moi, suis-je persuadée que je ne te reverrai plus ? C'est donc que je vais mourir. Oui, c'est cela, je vais mourir !

—Chère enfant, j'ai besoin de tout mon courage. Ne me désespère pas comme tu le fais !

—J'ai tort, oui, j'ai tort, murmura-t-elle, très bas.

Elle passa lentement la main sur son front. Tout à coup, elle se dressa presque debout sur son lit.

—Ecoute, dit-elle les deux bras montrant les fenêtres d'un geste terrifié, écoute, j'entends le bruit d'une voiture.

En effet le roulement étouffé d'une voiture sur l'épaisse couche de neige montait jusque-là.

—C'est Antoine. Je suis sûre que c'est Antoine.

Au même instant, l'infirmes, effarée, entra dans la chambre.

—Voilà ton frère, Marguerite, ton frère, tu me comprends ?

Et apercevant Julien interdit cloué sur place :

—Oh ! monsieur, sauvez-vous, sauvez cet enfant... Par la porte du potager vous gagnerez le parc, de là vous pénétrerez dans la forêt. Vous la connaissez. Vous irez à Bracieux sans vous perdre, que Dieu vous protège, mais ne perdez pas une minute.

Blême, mais ne tremblant pas, Julien embrasse Marguerite. Celle-ci est demi-morte de frayeur. Elle n'a plus d'intelligence que pour comprendre que c'est son enfant qui s'en va. Elle l'embrasse frénétiquement. Julien s'éloigne. Entre elle et lui pas un mot n'est maintenant prononcé. Et Julien a disparu depuis longtemps, la porte s'est refermée, les pas se sont éloignés qu'elle regarde toujours.

La voiture avait franchi la grille du château et pénétré dans la cour. La neige balayée le matin par les domestiques était moins épaisse et l'on entendait les roues grincer sur les graviers gelés. Deux hommes en descendant : Antoine de Pontalès et l'intendant Patoche. L'infirmes, de la chambre de sa nièce, guettait cette arrivée. En reconnaissant Patoche, elle n'ent plus aucun doute.

—C'est lui qui aura télégraphié à Antoine, se dit-elle, et il est allé le chercher à la gare de Blois. Le misérable ! S'il ne dépendait que de moi, je le chasserais comme un chien.

Quand elle vit Antoine monter les degrés du perron, quand elle entendit se refermer sur lui la lourde porte, elle abandonna la fenêtre et se rapprocha du lit de Marguerite.

—Antoine va être ici dans un instant, dit-elle, reprends courage. Je suis près de toi et je ne te quitterai pas. Tu n'as donc rien à craindre. La vieillesse et la maladie, c'est quelquefois une force, vois-tu. Et puis, s'il ne te faut qu'une espérance pour te rendre tout ton sang froid, songe que ton enfant est à présent hors de danger.

Elle prononçait le dernier mot quand Pontalès entra. Marguerite avait fermé les yeux pour ne le point voir. Il alla droit au berceau, entr'ouvrit les rideaux. Puis il regarda alternativement Marguerite et l'infirmes.

—Où est cet enfant ?

La mère rouvrit les yeux et paisible, sans plus d'effroi :

—Mon enfant, tu ne le verras jamais. Tu ne saura jamais où je l'ai caché. Je t'ai dit que je le défendrais. Je le défends.

Il s'élança vers le lit avec un geste terrible.

—Ton enfant, dit-il, ton enfant !

Un bras de Marguerite était hors du lit. Il le prit dans ses doigts de fer et le serra à le briser.

—Tu parleras !

—Tu peux me torturer. Je suis mère, je suis plus forte que toi.

Il lui repoussa le bras avec un geste de rage. Et se tournant vers la tante qui, recueillie dans son coin, voûtée, toute petite sur une chaise, la tête branlante, écoutait et se taisait.

—Au moins, vous, vous êtes une Pontalès. Il

s'agit de votre honneur comme du mien, me direz-vous où est cet enfant ?

—Jamais !

—Ainsi, vous êtes complice de cette dévergondée ?

—Je lui reproche tous les jours sa faute, je ne suis donc pas son complice.

—Vous l'êtes, car il me paraît bien que vous l'aidez à cacher son enfant.

—Cela, c'est possible, dit la vieille avec le plus grand calme, en ce cas, je suis complice en effet. Je suis femme, vois-tu, et par-dessus le marché, je suis très vieille. Eh bien, il n'y a pas à dire, le cœur d'une femme, surtout quand elle est vieille, s'attendrira toujours devant un bébé.

—Ne croyez pas que vous vous jouerez de moi longtemps. L'enfant ne peut-être loin. Je sais que Julien Rémondet, qui se faisait passer pour mort, était à Malpalu depuis quelques jours. Je ne le vois pas ici. C'est donc lui qui a emporté l'enfant. Ce matin, Rémondet n'avait pas encore quitté le château. L'enfant ne peut donc être loin, je le retrouverai, soyez en certaines.

—Tu ne le retrouveras pas, dit Marguerite, qui sentait se changer en haine la crainte qu'elle avait toujours éprouvée pour son frère. Et si tu le retrouvais, par hasard, il y aurait toujours devant lui la poitrine de Julien qui le protégerait, et si tu frappes Julien, avant d'atteindre l'enfant, tu trouveras la mère.

Il eut un geste terrible de menace exaspérée.

—C'est bien, dit-il. A bientôt.

Il ferma la porte, redescendit, se retrouva dans la cour.

—Patoche ! cria-t-il.

L'intendant n'était pas loin. Il accourut, obséquieux, souriant. Doucement, l'infirmes venait d'ouvrir une fenêtre de la chambre de Marguerite et, la tête penchée au dehors, sous la neige qui continuait à tomber, elle essaya de surprendre ce que se disaient les deux hommes. Et, assise sur son lit, Marguerite, tremblante, écoutait aussi. Antoine disait à Patoche :

—L'enfant a disparu.

—Il fallait s'y attendre.

—Julien Rémondet a quitté le château.

—C'est lui, évidemment, qui a enlevé le petit.

—Où peut-il l'avoir conduit ?

—En nourrice. Il me semble que c'est le plus pressé.

—A Mont près Chambord, à Bracieux ou à Blois.

—Je l'ignore, mais je puis cependant donner un renseignement à monsieur le comte.

—Parle, hâte toi.

—Pendant que monsieur le comte était dans la chambre de Mlle Marguerite, j'ai fait le tour du château vers le parc, et j'ai trouvé sur la neige vierge des traces de pas.

—Qu'est-ce que cela prouve !

—Cela prouve que ces traces sont récentes, puisque la neige depuis ce matin n'a pas cessé de tomber. Si ces traces dataient seulement de ce matin, pas même, dataient seulement de deux heures, la neige les eût recouvertes.

—Ce peut-être le jardinier.

—Monsieur le comte oublie que j'ai renvoyé tous les domestiques du château, depuis huit jours, en prévision de l'événement qui était attendu. Il n'y a plus qu'une vieille cuisinière et un gamin. Celui-ci est à Blois depuis hier. La cuisinière ne quitte pas sa cuisine. Du reste, les pas sont ceux d'un homme et non d'une femme ou un enfant.

—D'où tu conclus ?

—D'où je conclus que M. Julien Rémondet s'est enfui par la forêt de Russy, avec l'enfant, et que, comme il y a fort peu de temps de cela, il serait facile à M. le comte de le rejoindre, à cheval, en suivant dans la neige les traces de son passage. Et justement, M. le comte, voici les flocons qui commencent à devenir moins serrés, plus lents. Ils tourbillonnent en l'air avant de s'abattre. Sûrement, la neige va cesser, c'est fort heureux pour M. le comte. Ces traces ne s'effaceront pas avant que la neige reprennent et, d'ici là, M. le comte aura rejoint Rémondet.

En donnant ces explications, il gardait le même sourire. On eût dit qu'il s'agissait de la chose du monde la plus simple et non d'un crime à commet-

tre. Au-dessus, l'infirmes écoutait, épouvantée, et traduisait à Marguerite, à voix basse, ce qu'elle entendait.

—Les misérables ! les misérables ! murmurait la jeune femme. Heureusement Julien est loin. Il ne le rejoindra pas.

Et tout à coup, pensant à Patoche et aux sentiments que lui avait inspirés la sinistre figure de cet homme, elle pensa :

—J'avais raison, c'est un ennemi.

En bas, l'entretien s'achevait entre Patoche et Antoine. Antoine disait :

—Fais-moi seller un cheval au plus vite.

—Accompagnerai-je monsieur le comte ?

—Non.

Cinq minutes après Antoine partait à fond de train, après avoir caché dans son manteau deux pistolets chargés. L'infirmes et Marguerite l'écouterent s'éloigner. Et sans un mot, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, pleurant : Qu'allait-il se passer ? Qu'allait devenir Julien ?

Voilà ce que toutes les deux pensaient et ce qu'elles n'osaient se dire. Et silencieuses, l'une près de l'autre, pendant des heures la main dans la main, s'interrogeant de temps en temps du regard, elles attendirent.

La neige s'était remise à tomber. La nuit des cendait.

VIII

Les heures s'écoulèrent. Marguerite semblait dormir, car elle gardait toujours les yeux fermés et elle restait immobile. Mais la tante qui la regardait de temps en temps, voyait passer sur la figure ex-sanguine de la jeune mère des frissons qui trahissaient ses angoisses intimes. Si Marguerite fermait les yeux c'est qu'il lui était plus facile de suivre ainsi Julien dans sa fuite. Et elle l'apercevait, en effet, distinctement, dans les avenues de la forêt, toutes couvertes de neige, au milieu des arbres désolés par l'hiver. Mais, chose singulière, au fur et à mesure qu'elle essayait de le suivre par la pensée, dans sa pensée le paysage changeait autour d'elle et ce ne fut plus à travers les branches mortes, sous la bise et le froid cruel de cette nuit qu'elle l'apercevait, mais au milieu des riantes perspectives des allées verdoyantes et feuillues, le long desquelles elle avait tant couru quand elle était petite. Dans le rêve de la jeune mère, la neige ne tombait pas, le vent aigu des soirs de décembre ne soufflait pas. Non, le soleil brillait, la chaleur était grande. Les arbres touffus semblaient dormir en leur immobilité. Et sur la lisière, un monde de petits oiseaux chanteurs s'égosillaient. Et Julien emportait son enfant au milieu de ces chants d'oiseaux, de ces verdure, de ces beaux arbres à l'ombre apaisante, au milieu des bruyères fleuries, des hautes crosses des fougères odorantes, il l'emportait comme dans un paradis.

Pourquoi fallut-il qu'elle s'éveillât de ce doux rêve ? Un coup de vent violent fit ouvrir une fenêtre que la tante avait mal refermée tout à l'heure. L'air glacé emplit la chambre chaude. Le vent fit vaciller la lampe. Il y eut de folles ombres qui voltigèrent le long des murs, pareilles à de gigantesques chauve-souris, pendant que le vent enflait et agitait les rideaux et les tentures, comme si un esprit invisible avait tout à coup pénétré là.

Cette pensée vint à Marguerite. Elle eut un cri étouffé et se soulevant, les yeux grands ouverts, les mains tendues comme pour êtreindre, se rappelant l'horrible vision du cadavre substitué dans le dernier baiser qu'elle avait reçu de son mari.

—L'âme de Julien, dit-elle, l'âme de Julien.

L'infirmes se hâta d'aller fermer la fenêtre, mais le cours des idées de Marguerite était changé. Elle avait vu, par le trou béant de la fenêtre, la nuit noire et les arbres couverts d'une neige que le vent chassait des branches et faisait tourbillonner. Elle avait vu, volant jusque dans sa chambre, volant jusque sur son lit, de blancs papillons qui étaient venus s'abattre sur son visage, sur ses bras nus, la surprenant d'une impression de glace si vive que cela paraissait une brûlure, vingt brûlures, qui s'enfonçaient dans sa chair. Elle grelotta, ses dents claquèrent.

(A suivre)